Comment certains pays sont devenus riches, et beaucoup sont restés pauvres



Avertissement : ce texte n'a pas été retenu dans la version finale en raison d'un manque de place et de son caractère plus fastidieux que d'autres chapitres du livre, le rendant un peu trop atypique. Il demeure un tour d'horizon de la question du développement que beaucoup pourront lire avec profit. Enfin, vous nous direz...

« Sexe, droque... et économie », Alexandre Delaigue & Stéphane Ménia, Pearson, 2008

"This world is divided roughly into three kinds of nations: those that spend lots of money to keep their weight down; those whose people eat to live; and those whose people don't know where their next meal is coming from."

David S. Landes

L'histoire est une discipline exigeante, qui nécessite de connaître beaucoup de dates et d'évènements. Par comparaison, l'histoire économique, de façon superficielle, est plus simple : il n'y a que trois dates à retenir. De l'apparition de l'espèce humaine, il y a environ 100 000 ans, jusqu'à l'apparition de l'agriculture, aux alentours de 10 000 avant Jésus-Christ, il ne s'est rien passé. Pour être plus précis, la population humaine a progressivement occupé tout l'espace disponible sur terre, et a évolué en fonction des variations de l'environnement naturel; elle a par exemple diminué pendant les périodes de glaciation, et augmenté lorsque les glaces ont laissé la place à plus de terres accessibles; le revenu par personne est lui resté exactement au niveau de subsistance, la quantité de nutriments suffisante pour qu'un individu survive et se reproduise. L'invention de l'agriculture, à différents endroits du globe, a conduit la population des sociétés l'utilisant à croître (souvent au détriment des sociétés restées au stade de la chasse et de la cueillette), au développement de centres urbains, et à l'apparition de classes d'individus vivant des surplus issus de la production agricole; pourtant, et de façon peutêtre surprenante, le revenu par personne a à peine évolué, et est resté au niveau de subsistance, avec quelques fluctuations.

En 1798, l'économiste Thomas Malthus a expliqué pourquoi les innovations agricoles n'avaient pas modifié le revenu des humains. L'espèce humaine, disait-il, était prisonnière d'une trappe. Lorsqu'une innovation apparaît, qui permet par exemple d'augmenter la production agricole, la population, mieux nourrie, augmente, jusqu'au point ou il n'est plus possible de nourrir des personnes supplémentaires; alors, famines, conflits, disettes et maladies

[«] Sexe, drogue... et économie », A.Delaigue & S. Ménia, Pearson, 2008. Chapitre inédit.

empêchent l'accroissement de la population, qui se retrouve plus nombreuse qu'avant l'innovation, mais au même niveau de revenu par tête. Innovations, mais aussi conflits et épidémies, conduisent à des fluctuations de population et du revenu par habitant; mais ces fluctuations se font autour d'un revenu fixé au niveau de subsistance.

Et les innovations économiquement significatives n'ont pas été si nombreuses entre l'invention de l'agriculture et le début du 19ème siècle. Pour le comprendre, imaginons un français typique du 18ème siècle – c'est à dire, vivant de ce que le lopin de terre qu'il exploite produit – et projetons-le en l'an zéro, à l'époque romaine. Il est probable qu'il ne serait que peu dépaysé. Il ne retrouverait pas tous les outils qu'il utilise, tous les produits qu'il produit et consomme; mais le mode de vie, rythmé par les saisons et les bonnes ou mauvaises récoltes, lui serait largement familier.

A partir de 1800, tout change. Les spécialistes d'histoire économique observent qu'à partir de ce moment, le revenu réel (c'est-à-dire inflation déduite) par habitant dans quelques pays – le premier d'entre eux étant l'Angleterre, suivie au cours du 19ème siècle par l'Europe continentale, l'Amérique du Nord, puis le Japon – commence à s'élever. Au cours du 19ème siècle, il augmente dans ces pays au rythme moyen de 1% par an, puis de 2% par an en moyenne au $20^{\rm ème}$ siècle : A ce rythme, le revenu par habitant a été environ multiplié par 25 entre 1800 et 2000. Cette croissance du revenu dans quelques régions du monde s'est accompagnée d'une croissance vertigineuse de la population dans le monde entier, passée de moins d'un milliard en 1800 à plus de 6 milliards d'individus aujourd'hui.

La croissance du revenu par habitant, pourtant, n'est qu'un indicateur très imparfait des changements survenus à partir de 1800. Reprenons notre français typique du 18ème siècle, mais projetons-le aujourd'hui. Il aurait bien du mal à trouver un agriculteur : ceux-ci ne représentent plus qu'entre 1 et 3% de la population totale des pays riches. S'il en trouvait un, il ne reconnaîtrait rien de l'activité professionnelle de celui-ci; et l'essentiel de ce que produisent et consomment les autres lui serait totalement étranger. Surtout, il rencontrerait une population qui vit d'une façon infiniment plus prospère que même les habitants les plus riches de son époque. Louis XVI avait peut-être de nombreux domestiques pour éclairer son palais à la chandelle; les habitants du monde développé peuvent vivre en permanence éclairés comme en plein jour pour une somme dérisoire grâce aux ampoules électriques. L'homme le plus riche du monde en 1836, Nathan Rothschild, est mort à 59 ans d'une septicémie, une maladie soignée aujourd'hui à l'aide d'un traitement antibiotique coûtant quelques euros. Même physiquement, les français d'aujourd'hui sont différents de ceux du 18ème siècle. Ils mesurent en moyenne 25 cm de plus, leur corps n'est que très rarement déformé par le travail physique et les maladies comme il pouvait l'être à l'époque, et ils vivent environ deux fois plus longtemps.

Que s'est-il passé? Les économistes, pour expliquer la croissance économique, la décomposent selon trois facteurs principaux. Le travail : l'accroissement de la quantité et de la qualité (par exemple, sous l'effet d'une formation accrue) de la population augmente, cela élève la croissance. Le capital : si une partie de la production d'une année est consacrée à produire des biens et services sans utilité directe, mais qui permettront de produire plus l'année suivante, la croissance augmente. Le reste de la croissance économique est expliqué par ce qu'on appelle la « productivité totale des facteurs » : on regroupe dans cette catégorie tous les facteurs qui permettent de mieux utiliser le capital et le travail existants, c'est-à-dire, le progrès technologique. Pour reprendre la terminologie de l'économiste Paul Romer, cela correspond de manière générale aux idées – qui ont pour caractéristique de pouvoir être utilisées simultanément par un très grand nombre de personnes.

Si l'on décompose la croissance dans les pays développés selon ces trois facteurs, le résultat est très clair : l'essentiel de la croissance des deux derniers siècles provient du progrès technique, c'est à dire des idées. Selon R. Solow, celles-ci pourraient expliquer jusqu'à 80% de cette croissance. Il y a une raison assez simple à cela : contrairement aux idées, l'accumulation de travail et de capital est sujette à ce que les économistes appellent la loi des rendements décroissants. Considérons un agriculteur sur un champ : s'il utilise un tracteur (du capital) sa production va considérablement augmenter. S'il reçoit un tracteur supplémentaire, sa production va peut-être encore augmenter (il peut utiliser le second lorsque le premier est en panne...) mais beaucoup moins que la première fois. C'est la même chose s'il recrute des employés supplémentaires: le premier apporte plus que le suivant. Même s'il embauche du personnel et achète des tracteurs en même temps, il lui sera quand même de plus en plus difficile, par ce seul moyen, d'augmenter indéfiniment sa production.

A l'inverse, les idées ne sont pas sujettes aux rendements décroissants, mais génèrent au contraire des rendements croissants. Si un agriculteur trouve une nouvelle façon de travailler qui lui permet d'être plus efficace, son voisin peut l'imiter sans coûts, et être imité à son tour; un autre trouvera peut-être alors une autre idée, que les premiers imiteront, etc. En somme, ce qui caractérise ce qu'on appelle « Révolution Industrielle » (improprement, car elle ne s'est limitée au développement des activités manufacturières), « l'invention de l'invention » : l'apparition, à un rythme extrêmement rapide, d'idées servant à leur tour à générer de nouvelles idées, et leur diffusion par imitation. Cette imitation s'est faite par proximité géographique et culturelle. Partie d'Angleterre, elle s'est diffusée progressivement en Europe continentale et dans les pays aux institutions proches (comme l'Amérique du Nord ou l'Australie, mais aussi Hong Kong); en Asie, elle a d'abord concerné le Japon, puis progressivement les pays proches (Corée, Taiwan...) et les zones côtières du sud et de l'est de la Chine (celles situées le plus près de Taiwan ou Hong Kong).

[«] Sexe, drogue... et économie », A.Delaigue & S. Ménia, Pearson, 2008. Chapitre inédit.

Capital et travail ont aussi contribué à la croissance durant cette période, mais dans une moindre mesure : et eux-mêmes ont été déterminés par le rythme de l'apparition des idées : c'est l'invention du chemin de fer qui a conduit à investir dans ce secteur. En matière de population, un facteur primordial a été la transition démographique – le passage d'un régime de fortes mortalités et natalités à un régime de faible natalité et mortalité. La transition démographique a été le facteur évitant que l'effet sur la prospérité de la croissance économique ne soit totalement anéanti par la croissance démographique, et que l'on reste dans la trappe malthusienne : si les populations ont augmenté, et continuent de le faire, cela s'est fait à un rythme beaucoup moins rapide que celui de l'augmentation de la production.

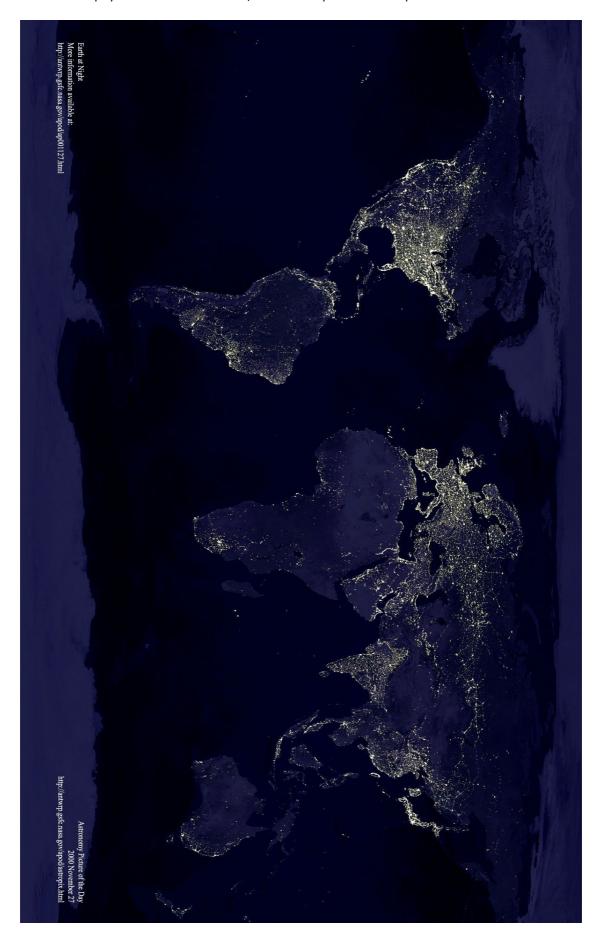
La transition démographique a aussi, indirectement, contribué à la croissance en modifiant les attitudes des gens vis à vis de la formation. Lorsque la mortalité est forte, les parents potentiels sont amenés à privilégier la « quantité » d'enfants sur leur « qualité » pour reprendre les termes de l'économiste G. Becker. Investir dans la formation d'un enfant n'a pas grand intérêt si celui-ci court de grands risques de décéder prématurément. Lorsque la mortalité diminue, les gens sont donc à la fois incités à faire moins d'enfants, et à accorder plus d'importance à leur éducation : les deux derniers siècles ont été ainsi ceux de l'extension de l'enseignement, qui à son tour a contribué à la croissance (en constituant une main d'œuvre mieux formée et plus productive) et à la production d'idées nouvelles.

Jusqu'où la croissance va-t-elle aller? Il est impossible de le savoir. Peut-être qu'à terme, l'espèce humaine cessera de produire des idées nouvelles au même rythme, ou rencontrera des contraintes environnementales qu'elle ne parviendra plus à contourner. Jusqu'à présent, les ressources ne se sont pas épuisées parce que des ressources de substitution ont été trouvées lorsque celles que l'on utilisait auparavant devenaient difficiles d'accès : lampes à pétrole puis ampoules électriques ont remplacé l'huile de baleine pour fournir de l'éclairage (heureusement pour les baleines). Il se peut par exemple que la combinaison d'usages plus efficients des sources existantes d'énergie, et de la découverte de nouvelles sources d'énergie, conduise au cours des prochains siècles à contourner l'obstacle représenté par la raréfaction des sources d'énergie fossile (pétrole, charbon) aujourd'hui faciles d'accès, mais de plus en plus coûteuses. Il se peut aussi que Malthus finisse par prendre sa revanche, et que la croissance devienne impossible, faute d'idées nouvelles.

Mais si la croissance se poursuit au même rythme, les conséquences en sont tout bonnement inimaginables. A 2% de croissance annuelle du revenu par habitant, celui-ci est multiplié par plus de sept en un siècle. Pour un pays comme la France, cela signifie qu'en gros, le revenu moyen en 2100 se trouverait à 200 000 euros par habitant et par an. En moyenne, les français vivraient donc comme ceux qui aujourd'hui gagnent un revenu de cet ordre; et

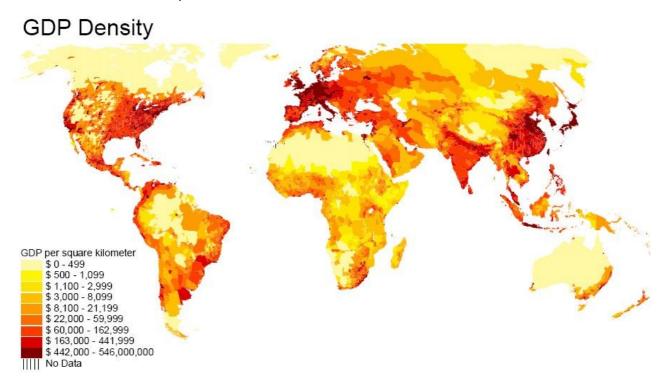
ce, en se livrant à des activités, en consommant des biens et des services, dont pour l'essentiel nous n'avons aucune idée aujourd'hui.

Pour autant, les questions sur l'avenir de la richesse ne se limitent pas aux pays riches. La principale caractéristique de la prospérité aujourd'hui, c'est qu'elle est répartie de façon très inégalitaire. Tous les pays n'ont pas connu l'accroissement de prospérité des pays riches d'aujourd'hui. Il y a plusieurs façons de mettre ce phénomène en évidence, mais l'une d'entre elles est particulièrement frappante : il s'agit de l'image reconstruite à partir de photos prises par satellite de la terre vue de nuit.



« Sexe, drogue... et économie », A.Delaigue & S. Ménia, Pearson, 2008. Chapitre inédit.

Les zones lumineuses traduisent les concentrations humaines, mais surtout, les régions dans lesquelles l'essentiel de la production et de la consommation mondiale de richesses s'effectue. Cette carte correspond fortement à celle de la densité de revenu par kilomètre carré.



Ces écarts géographiques se retrouvent ainsi dans les écarts de revenu par habitant selon les pays. Le tableau suivant montre différents niveaux de revenu par habitant en 2006¹:

| Pays | PIB par an et par habitant 2006 (dollars, parité de pouvoir d'achat) | Taux de croissance réel du PIB (estimation 2006) | | |
|----------------|---|--|--|--|
| Luxembourg | 81 511 | 6,2% | | |
| Etats-Unis | 43 223 | 2,9% | | |
| Japon | 32 530 | 2,2% | | |
| France | 31 825 | 2,2% | | |
| Allemagne | 31 390 | 2,8% | | |
| Corée du Sud | 24 084 | 5% | | |
| Pologne | 15 149 | 6,1% | | |
| Ile Maurice | 13 281 | 5% | | |
| Afrique du Sud | 13 018 | 5% | | |
| Brésil | 10 073 | 3,7% | | |
| Chine | 7 722 | 11,1% | | |
| Inde | 3 802 | 9,4% | | |
| Tchad | 1 749 | 1,3% | | |
| Burkina Faso | 1406 | 6,4% | | |
| Malawi | 707 | 8,5% | | |

¹ Estimations du FMI, mars 2007 pour les PIB par habitant; CIA world factbook pour les taux de croissance.

[«] Sexe, drogue... et économie », A.Delaigue & S. Ménia, Pearson, 2008. Chapitre inédit.

Ce tableau nous montre un écart de 1 à 100 des revenus moyens par habitant entre le premier et le dernier pays. Entre pays riches et les pays les plus pauvres, on trouve tous les intermédiaires de revenu possibles. Parmi les pays pauvres, on trouve des taux de croissance très variables, souvent très fluctuants. Mais il ne faut pas oublier que considérer des revenus moyens par pays donne une idée fausse des écarts de richesse; Les inégalités de revenu sont fractales et sont souvent extrêmement importantes dans les pays pauvres ou à revenu intermédiaire. Dans des pays comme l'Afrique du Sud ou le Brésil, le revenu par habitant est une moyenne qui inclut les 10% les plus riches de la population, qui vivent comme les habitants des pays riches, et les 10% les plus pauvres, qui vivent avec un revenu de l'ordre de 2 dollars par jour, comme dans les pays pauvres : autant dire qu'il ne signifie pas grand-chose².

Dans l'ensemble, la pauvreté a tendance à diminuer dans le monde : 1,4 milliards de personnes vivaient avec moins d'un dollar par jour dans le monde en 1970, contre 1,2 milliard aujourd'hui, mais dans un monde plus peuplé, ce qui signifie qu'en proportion de la population mondiale, la pauvreté a significativement diminué : les plus pauvres représentaient 38% de la population mondiale en 1970, 19% aujourd'hui. Mais ce changement lui-même traduit des disparités, comme le montre le tableau suivant :

| | 1970 | 1980 | 1990 | 2000 | 2015 (prévision) |
|-----------------|------|------|------|------|------------------|
| Asie du sud | 30% | 33% | 36% | 28% | 13% |
| Asie de l'Est | 56% | 52% | 39% | 32% | 14% |
| Europe de l'Est | 0% | 0% | 0% | 1% | 0% |
| Amérique latine | 3% | 2% | 3% | 4% | 5% |
| Afrique | 11% | 13% | 21% | 34% | 68% |
| total | 100% | 100% | 100% | 100% | 100% |

Proportion des pauvres (vivant avec moins d'1 dollar par jour) par région. Par exemple, en 1970, 56% des pauvres dans le monde résidaient en Asie de l'Est. Source : Programme des Nations-Unies pour le Développement, 2005.

On y constate que l'essentiel de la réduction de la pauvreté dans le monde au cours des dernières décennies est venu de la croissance des revenus en Asie orientale : par contre, celle-ci ne s'est que très peu réduite ailleurs, ce qui explique le fait que l'essentiel des pauvres du monde tendent à se trouver en Afrique.

Pour être très général, on peut diviser la population mondiale en trois catégories : les habitants des pays riches, dont le revenu est élevé et augmente au rythme de 2% par an en moyenne; ceux dont le revenu est inférieur, parfois dans de grandes proportions, au revenu des habitants des pays riches, mais qui sont en train de rejoindre ceux-ci, grâce à une croissance

² Il y a aussi, bien évidemment, des inégalités dans les pays riches; mais ceux-ci sont constitués pour l'essentiel d'une vaste classe moyenne, ce qui signifie que le revenu par habitant y a un sens.

[«] Sexe, drogue... et économie », A.Delaigue & S. Ménia, Pearson, 2008. Chapitre inédit.

économique plus élevée (à l'exemple de la Chine ou de l'Inde); et ceux que l'économiste Paul Collier³ a appelés le « bottom billion » (littéralement, « le milliard du fond ») : ceux qui vivent dans l'extrême pauvreté et y restent bloqués.

Comment expliquer de telles disparités de revenu, leur évolution et leur persistance? Poser cette question revient à se demander pourquoi et comment certains pays ont pu imiter les pays aujourd'hui riches, et pourquoi d'autres n'y parviennent pas, ou n'y parviennent qu'avec retard. Il y a là en effet quelque chose de paradoxal : si par exemple la croissance économique dépendait d'une ressource disponible en abondance dans les pays riches, mais absente des pays pauvres, l'explication serait simple. Mais comme on l'a vu, la croissance économique résulte de l'accumulation et de l'utilisation d'idées : or les idées peuvent être indéfiniment copiées pour un coût très faible, ce qui devrait permettre aux pays pauvres d'imiter et de rejoindre les pays riches relativement aisément. Comment expliquer que cette imitation s'effectue de façon aussi inégale ?

Le sujet a donné lieu à de nombreuses polémiques entre économistes, et ne sera probablement jamais épuisé : il est probable qu'il n'y aura jamais de réponse précise à cette question. Dans son roman Anna Karénine, Tolstoï remarquait que les couples heureux se ressemblent tous, mais que les couples malheureux le sont tous de manière différente ; de la même façon, les pays riches se ressemblent beaucoup, mais tous les pays pauvres le sont de façon très différente, pour des raisons chaque fois spécifiques. Néanmoins, deux grands groupes d'explications de la pauvreté persistante peuvent être distingués.

La première consiste à essayer d'identifier des facteurs géographiques ou historiques susceptibles d'expliquer les différences de destinées entre pays riches et pays pauvres. En matière géographique, on peut constater qu'il n'y a pratiquement aucun pays riche dans la zone intertropicale; comme les technologies (agricoles et industrielles) ont été inventées dans des pays situés dans des régions tempérées, on peut imaginer que leur transposition dans les milieux de la zone intertropicale soit difficile. D'autres travaux ont montré que la prévalence dans certaines régions de maladies (comme la malaria) a un impact négatif sur le développement économique. On a pu constater également que les pays ne disposant d'aucun accès à la mer, et entourés d'autres pays pauvres, se développent plus lentement.

Parmi les facteurs historiques expliquant l'origine de la pauvreté, l'impact de la colonisation a probablement été le plus étudié. Plus que la colonisation en soi, il semble que sa forme ait eu une importance cruciale, en déterminant les institutions des pays après la décolonisation. Là où les colonisateurs ont établi

³ P. Collier, « the bottom billion: why the poorest countries are failing and what can be done about it », Oxford University Press, 2007.

[«] Sexe, drogue... et économie », A.Delaigue & S. Ménia, Pearson, 2008. Chapitre inédit.

des colonies de peuplement, ils ont souvent apporté des institutions plus favorables au développement ; là où ils n'ont établi que des colonies d'extraction, ont laissé des systèmes politiques et institutionnels particulièrement toxiques. D'autres facteurs historiques ont été étudiés et mis en évidence, comme l'impact d'accidents historiques : des crises économiques majeures se produisant dans une région peuvent, des siècles plus tard, avoir encore des conséquences. Dans certains pays, un très fort niveau d'inégalités de revenu initial, dû aux circonstances historiques, a créé des sociétés extrêmement divisées, dans lesquelles le pouvoir est détenu en alternance par une minorité riche peu favorable à des réformes qui réduiraient son pouvoir et ses privilèges, ou par des démagogues se contentant d'essayer de s'approprier une partie desdits privilèges. L'analyse des causes historiques de la pauvreté a pu même remonter à des causes très lointaines : des économistes sont allés jusqu'à établir un lien entre les difficultés d'acquisition des technologies nouvelles en l'an mille avant Jésus-Christ et les difficultés actuelles dans certaines régions.

Ces explications historiques et géographiques constituent un débat animé, mais présentent plusieurs limites. Premièrement, facteurs historiques et géographiques sont liés : ainsi par exemple, les colonisateurs ont choisi d'établir des colonies de peuplement dans les régions qui ressemblaient à leur pays d'origine, dans lesquels ils pouvaient installer leurs techniques (notamment agricoles) ; à l'inverse, ils se sont installés tardivement, et sans chercher à établir des institutions durables, dans les régions très différentes des leurs (notamment les régions équatoriales). Dans ces conditions, comment distinguer l'impact de tel ou tel facteur ?

L'autre problème de ce genre d'explications, c'est qu'elle n'apporte pas beaucoup d'informations sur les causes actuelles de la pauvreté, et les moyens éventuels de la réduire. La géographie, l'histoire, ne peuvent pas être aisément modifiées. Cela ne permet donc pas d'expliquer facilement comment, parmi les pays pauvres, certains sont sortis de leur situation, et d'autres y sont restés.

La seconde façon d'expliquer la pauvreté peut être ramenée à la notion de « trappe » : les pays pauvres restent pauvres parce qu'ils sont prisonniers d'un cercle vicieux dont ils ne peuvent que très difficilement sortir. De nombreuses « trappes à pauvreté » ont été suggérées : une trappe causée par une population très abondante et un stock de capital trop faible, qui fait que les habitants vivent au seuil de subsistance, et ne peuvent donc pas épargner pour constituer du capital productif ; une trappe à « sous-éducation », selon laquelle parce qu'il y a trop peu de personnes éduquées, trop peu de gens sont incités à se former (et les rares qui le font partent à l'étranger) en sont les principaux exemples.

Plus récemment, P. Collier a identifié quatre trappes à pauvreté caractéristiques, selon lui, des pays les plus pauvres : la trappe à conflit, la

trappe générée par le fait d'être enclavé et entouré de pays en difficulté, la trappe à ressources naturelles, et la trappe à mauvais gouvernement. La trappe à conflit caractérise les pays victimes, de façon endémique, de conflits internes dégénérant en guerres civiles durables. Le fait d'être enclavé au milieu de pays en difficulté peut entraîner des conflits internes (si par exemple la guerre civile du pays voisin « déborde ») et entraîne des coûts importants pénalisant les échanges extérieurs (ce qui rend un développement fondé sur les exportations plus difficile).

La trappe à ressources naturelles fait référence à la « malédiction des ressources », un phénomène paradoxal : disposer de ressources naturelles abondantes est le plus souvent un facteur négatif pour le développement d'un pays. Détenir des ressources naturelles tend à asphyxier les autres secteurs de l'économie, en absorbant le capital et le travail disponible ; cela encourage les conflits, lorsqu'un groupe de la population cherche à s'approprier de façon violente une part de la rente ; cela encourage les mauvais gouvernements, en limitant les incitations du pouvoir à favoriser l'enrichissement de la population, et en créant une classe dirigeante disposant des ressources et corrompue. La trappe à mauvais gouvernement provient d'institutions dans lesquelles le pouvoir en place pratique l'extorsion de rentes au détriment de la population, et ne se préoccupe que de préserver son pouvoir.

L'explication de la pauvreté par les trappes n'est pas dépourvue d'intérêt, mais présente des limites importantes. La première, c'est qu'il est difficile de savoir ce que sont les causes et les conséquences. Si l'on prend les pays les plus pauvres aujourd'hui, on trouvera effectivement qu'ils sont caractérisés par un faible niveau d'éducation, un faible stock de capital, des conflits internes importants et durables, et de très importants « problèmes de gouvernance » pour reprendre l'euphémisme ayant cours dans les institutions internationales. Reste à savoir ce qui est l'œuf et la poule : est-ce que ces facteurs ont rendu ces pays pauvres, ou est-ce parce que ces pays sont pauvres qu'ils présentent ces caractéristiques? Les pays qui se sont développés, parfois très rapidement, au cours des dernières décennies, n'étaient pas forcément gouvernés par des parangons de vertu, ou épargnés par les conflits – le cas de la Corée du Sud constituant un bon exemple.

Surtout, cette idée des « trappes à pauvreté » tend à laisser croire à des solutions simples pour permettre aux pays pauvres de décoller : il suffirait de rompre le cercle vicieux pour lancer instantanément leur développement. C'est ainsi que l'on a vu se succéder, sous l'influence des organisations internationales, divers plans visant à corriger successivement ces différentes trappes, soit par l'aide à l'investissement, le soutien à l'éducation, des plans d'ajustement structurel visant à établir une « bonne gouvernance », voire interventions armées à même visant renverser les gouvernements : le bilan de ce genre de politiques a fluctué entre le pas brillant et le catastrophique.

Aujourd'hui, les économistes privilégient des approches très limitées en matière de développement : des projets ponctuels, dont on étudie les effets en se livrant à des expérimentations comparatives. Cette approche est plus modeste, et traduit une prise de conscience : s'il est peut-être possible d'améliorer le sort des plus pauvres, cela ne se fera pas du jour au lendemain.